nus, en prenant la cathédrale pour son étoile polaire. Après un très-court chemin, il vint aboutir sous les murs de Milan, entre la porte *Orientale* et la porte *Nuova*, et assez près de celle-ci.

CHAPITRE XXXIV

Relativement au moyen de pénétrer dans la ville, Renzo avait vaguement entendu dire qu'il existait un ordre très-sévère de ne laisser entrer personne sans bulletin sanitaire, mais que, par le fait, on y entrait fort bien pour peu que l'on sût se retourner et saisir le moment : et c'était vrai. Du reste, laissant même de côté les causes générales qui faisaient qu'à cette époque les ordres étaient tous fort mal exécutés ; laissant aussi de côté les causes particulières qui rendaient si difficile leur rigoureuse exécution, Milan se trouvait désormais réduit à une telle extrémité qu'on ne voyait plus guère à quoi pouvait servir de le garder ni de quoi on le garderait; et quiconque s'y rendait pouvait bien plutôt paraître insoucieux de sa propre santé que dangereux pour celle des habitants.

D'après ces informations, le dessein de Renzo était de tenter le passage à la première porte qu'il verrait devant lui; et, s'il rencontrait quelque obstacle, de faire le tour par dehors jusqu'à ce qu'il en trouvât une autre d'un accès plus facile ; et Dieu sait combien de portes il s'imaginait que Milan dût avoir.

Arrivé donc sous les remparts, il s'arrêta là à regarder tout autour de lui, comme quelqu'un qui, ne sachant de quel côté il lui convient mieux de se tourner, semble en attendre et en demander l'inspiration à tout ce qui se présente de-

vant lui. Mais, à droite et à gauche, il n'apercevait que deux bouts d'une route tortueuse; vis-à-vis, que les murs des remparts; d'aucun côté, aucun indice d'êtres vivants, si ce n'est que, là-haut, d'un certain point du terre-plein, il voyait s'élever une épaisse colonne de fumée dense, noirâtre, qui, en montant, s'élargissait et s'enroulait en vastes tourbillons, et allait ensuite se fondre et se perdre dans l'air immobile, d'un gris de plomb. C'étaient des vêtements, des lits et d'autres meubles infectés qu'on livrait aux flammes; et ce n'était pas là seulement, mais sur tous les points des remparts qu'on voyait à toute heure du jour s'allumer de semblables feux et répandre alentour leurs sinistres clartés.

Le temps était sombre, l'air lourd, le ciel partout voilé par un nuage ou plutôt par une immense brume uniforme, inerte, qui semblait refuser le soleil sans promettre la pluie; la campagne environnante en partie inculte et partout aride; toute verdure étiolée, et pas une goutte de rosée sur les feuilles flétries et tombantes. En outre de tout cela, cette solitude, ce morne silence si près d'une masse aussi imposante d'habitations, ajoutaient une nouvelle consternation aux inquiétudes de Renzo et rendaient encore plus sombres toutes ses pensées.

Après être resté quelque temps indécis, il prit à droite, à tout hasard, allant ainsi, sans le savoir, vers la porte *Nuova* qu'il ne pouvait apercevoir, bien qu'elle fût tout près, à cause d'un bastion derrière lequel elle était alors cachée. Après quelques pas, un tintement de sonnettes qui cessait et reprenait par intervalles, et ensuite quelques voix d'hommes vinrent frapper ses oreilles. Il avança et, ayant tourné l'angle du bastion, la première chose qui s'offrit à sa vue, sur l'esplanade devant la porte, ce fut une mauvaise petite baraque en bois et, sur le pas de la porte de cette baraque, une sentinelle appuyée sur son mousquet d'un air las et nonchalant. Derrière, était une palissade et plus loin la porte, c'est-à-dire, deux pans de mur surmontés d'une toiture pour abriter les vantaux, qui étaient tout grands ouverts ainsi que la barrière de la palissade. Toutefois, précisément devant l'ouverture, était un triste impédiment, une civière posée à terre, sur laquelle deux mo-

natti étendaient un malheureux pour l'emporter : c'était le chef des employés aux gabelles qui venait, il n'y avait que peu d'instants, d'être pris de la peste. Renzo s'arrêta à l'endroit où il se trouvait, attendant la fin de cette lugubre scène. Le convoi une fois parti, et personne ne venant pour fermer la barrière, le moment lui sembla propice et il s'y dirigea en toute hâte; mais la sentinelle, d'un air refrogné, lui cria : Holà! Il s'arrêta tout court et, lui ayant cligné de l'œil, il tira de sa poche un demi-ducaton (1) et le lui montra. L'autre, soit qu'il eût déjà eu la peste, soit qu'il la craignît moins qu'il n'aimait les demi-ducatons, fit signe à Renzo de le lui jeter; et l'ayant vu voler aussitôt à ses pieds, il lui dit tout bas : Passe vite. Renzo ne se le fit pas dire deux fois; il franchit la palissade, il franchit la porte et marcha devant lui sans que personne l'aperçût ou fît semblant de l'apercevoir; seulement, quand il eut fait environ une quarantaine de pas, il entendit un autre holà! qu'un gabelou lui criait. Pour celui-là, il fit mine de ne pas l'entendre, et même, au lieu de seulement se retourner, il doubla le pas. Holà! cria de nouveau le gabelou, d'une voix toutefois qui indiquait plus de dépit que de résolution de se faire obéir; et, n'étant pas obéi, il haussa les épaules et rentra dans sa baraque, comme un homme qui tenait davantage à ne pas trop s'approcher des passants qu'à s'enquérir de leur fait.

La rue où l'on entrait par cette porte courait alors, ainsi qu'aujourd'hui, en droite ligne jusqu'au canal appelé le *Naviglio*. Elle était bordée de chaque côté par des haies ou par des murs de clôture de potagers, par des églises et des couvents et par quelques rares habitations; au bout de cette rue, et au beau milieu du quai qui borde le canal, s'élevait une croix, dite la croix de *Sant'Eusebio*. Renzo avait beau regarder devant lui, mais il ne voyait rien autre chose que cette croix. Arrivé à ce carrefour qui coupe la rue à peu près vers son milieu, en jetant les yeux à droite et à gauche, il aperçut à droite, dans celle qui porte le nom de grande rue de *Santa Teresa*, un bourgeois qui

(1) Le ducaton était une monnaie d'argent, valant 5 francs 93 centimes. *Note du traducteur.*

venait justement vers lui. — Voici finalement un chrétien! — dit-il à part soi; et il s'engagea aussitôt dans cette rue avec le dessein de se renseigner auprès de lui. Celui-ci, de son côté, regardait fixement et allait toisant de loin, avec un certain air ombrageux, l'étranger qui s'avançait; et cela bien pis encore lorsqu'il s'aperçut qu'au lieu de passer son chemin, celui-ci marchait à sa rencontre. Renzo, quand il fut à une petite distance, tira son chapeau, en montagnard respectueux qu'il était; et, le tenant de la main gauche, il mit le poing de l'autre main dans le creux de la forme et alla plus directement au devant de l'inconnu. Mais, celui-ci, écarquillant de grands yeux, recula de deux pas, leva un bâton noueux qu'il tenait à la main, armé à son extrémité d'une longue pointe de fer, en guise d'estoc; et, le tournant contre Renzo, il s'écria : Au large! au large! au large!

— Oh! oh! s'écria à son tour notre jeune homme; et il se couvrit. Et, ayant tout autre envie, comme il le disait ensuite en racontant la chose, que de s'attirer quelque mauvaise affaire en ce moment, il tourna le dos à ce malotru et poursuivit sa route ou, pour mieux dire, celle dans laquelle il se trouvait engagé.

Le bourgeois tira, lui aussi, de son côté, tout frémissant et en se retournant à tout moment pour regarder derrière lui. Une fois rentré au logis, il raconta comme quoi un untore s'était approché de lui avec un air doux, patelin, avec une mine d'infâme imposteur et avec la petite boîte d'onguent ou le petit cornet de poudre (il ne savait pas bien au juste lequel des deux), qu'il tenait dans sa main cachée dans la forme de son chapeau pour lui jouer le tour, s'il n'avait pas su le tenir à distance. — S'il m'avait encore approché d'un pas, ajouta-t-il, je l'enfilais tout droit avant qu'il eût eu le temps de m'arranger, le scélérat! Le malheur a été que nous nous trouvions dans un lieu aussi écarté; car, si ç'avait été au milieu de Milan, j'appelais du monde et je le faisais accommoder de toutes pièces. Bien certainement nous lui aurions trouvé cette infâme saloperie dans son chapeau. Mais là, seul à seul, j'ai dû m'estimer encore bien heureux de pouvoir m'en préserver sans risquer de m'attirer un malheur; car une pincée de poudre est bientôt

jetée; et ces gens-là ont une adresse toute particulière; et puis ils ont le diable pour eux. Maintenant il doit être en train de circuler dans la ville : qui sait quel ravage il y fait! — Et tant qu'il vécut, et ce fut pendant de longues années, chaque fois qu'on parlait d'untori, il répétait son aventure et il ajoutait : — Que ceux qui soutiennent encore que ce n'était pas vrai ne viennent pas me le conter à moi; parce que, pour parler des choses, il faut les avoir vues.

Renzo, à cent lieues de se figurer à quel danger il avait échappé, et bien plutôt ému de colère que de peur, songeait, tout en cheminant, à ce singulier accueil et se doutait bien à peu près de l'opinion que le bourgeois avait conçue sur son compte; mais la chose lui paraissait si hors de raison qu'il finit par conclure en lui-même que cet individu devait être à moitié fou. — Cela commence mal, pensait-il toutefois : on dirait vraiment qu'il y a comme une mauvaise étoile pour moi dans ce Milan. Pour entrer, tout me sourit; puis, quand je suis dedans, je trouve les désagréments, là, tout prêts. Enfin, patience... avec l'aide de Dieu... si je trouve... si je parviens à trouver..... eh! tout le reste n'aura rien été.

Arrivé à l'endroit où est le pont, il tourna, sans hésiter, à gauche, dans la rue dite de *San Marco*, comme étant celle qui lui sembla devoir conduire vers l'intérieur de la ville. Tout en avançant, il regardait, il cherchait de tous côtés s'il n'arriverait pas à pouvoir découvrir quelque créature humaine; mais il n'en vit pas d'autre qu'un hideux cadavre tout défiguré, gisant au fond du fossé qui court entre ces quelques rares maisons (qui alors étaient encore moins nombreuses) et la chaussée durant un bon trajet de la rue. Ayant dépassé le point où finissait le fossé, il entendit de certains cris, comme de quelqu'un qui appelle, et qui semblaient s'adresser à lui. Il leva les yeux vers l'endroit d'où partait la voix, et il aperçut, non loin, à un balcon d'une masure isolée, une pauvre femme entourée d'un groupe d'enfants, qui, en continuant toujours de l'appeler, lui faisait aussi signe de la main pour qu'il s'approchât. Il y accourut; et quand il fut tout près : — Oh! mon brave jeune homme, dit la femme, pour vos pauvres morts, faites-moi la charité d'aller avertir le commissaire que nous

sommes ici oubliés. On nous a enfermés dans la maison, comme suspects, parce que mon pauvre homme est mort; on nous a cloué la porte, comme vous voyez, et depuis hier matin personne n'est venu nous apporter à manger. Depuis tant d'heures que je suis là à guetter, je n'ai jamais pu trouver un chrétien qui me fît cette charité : et ces pauvres innocents se meurent de faim.

— De faim! s'exclama Renzo; et, ayant aussitôt fourré les mains dans ses poches : Voici, voici, dit-il en tirant les deux pains : Faites descendre quelque chose pour les recevoir.

— Que Dieu vous le rende! Attendez un petit instant, dit la femme; et elle alla chercher un petit panier et une ficelle pour l'y suspendre, ce qu'elle fit. Renzo, en attendant, se souvint de ces pains qu'il avait trouvés près de la croix, lors de son autre entrée à Milan; et il se disait : — Voilà : c'est une restitution, et plus méritoire peut-être que si j'avais trouvé le vrai propriétaire; parce qu'ici, c'est vraiment une œuvre de miséricorde.

— Quant au commissaire dont vous me parlez, ma brave dame, dit-il ensuite en mettant les pains dans le petit panier, je ne puis vous servir en rien parce que, pour dire la vérité, je suis étranger et je n'ai aucune expérience de ce pays. Toutefois, si je rencontre quelque homme un peu traitable et humain à qui l'on puisse parler, je le lui dirai.

La femme le pria de vouloir bien faire comme il disait; et elle lui donna le nom de la rue afin qu'il pût l'indiquer.

— Et vous aussi, reprit Renzo, je crois que vous pourrez me rendre un service, une vraie charité, sans que cela vous dérange. Pourriez-vous m'indiquer où se trouve un hôtel appartenant à des nobles, à de très-grands seigneurs d'ici, de Milan, l'hôtel ***?

— Je sais bien qu'il y a ici, en effet, un hôtel de ce nom, répondit la femme; mais quant à vous dire où il se trouve, je ne le sais vraiment pas. En pénétrant plus avant dans la ville, par là, vous trouverez probablement quelqu'un qui vous l'indiquera. Et souvenez-vous de lui parler aussi de nous.

— Soyez tranquille, dit Renzo; et il continua sa route.

A chaque pas, il entendait grandir et s'approcher une rumeur qu'il avait déjà commencé à entendre pendant qu'il

était là, arrêté à causer : une rumeur de roues et de chevaux, à laquelle se mêlaient un tintement de sonnettes et, de temps en temps, des claquements de fouet et de bruyantes vociférations. Il regardait devant lui, mais il ne voyait rien. Arrivé au bout de cette rue tortueuse, et en mettant le pied sur la place de *San Marco*, ce qui tout d'abord frappa ses regards ce furent deux poteaux dressés, munis d'un certain agencement de cordes et de poulies; et il ne tarda pas à reconnaître (car c'était chose trop familière en ce temps-là) l'abominable instrument de la torture. Il était là dressé, et non en cet endroit seulement, mais sur toutes les places et dans les rues les plus spacieuses, afin que les députés de chaque quartier, munis à cet effet de tous les pouvoirs les plus arbitraires, pussent y faire sommairement appliquer quiconque leur paraîtrait mériter un châtiment, soit des séquestrés qui sortiraient de leurs maisons, soit des employés qui refuseraient de se soumettre aux ordres, ou qui que ce fût, en un mot. C'était un de ces remèdes violents et inefficaces dont, à cette époque et en ces moments-là surtout, on faisait un si déplorable abus.

Or, tandis que Renzo regarde cette fatale machine en se demandant pourquoi on l'a placée en ce lieu, et tout en entendant la rumeur s'approcher, voilà qu'il voit déboucher de l'angle de l'église un homme agitant une sonnette : c'était un appariteur; et, derrière lui, deux chevaux qui, allongeant le cou et s'arc-boutant sur les jambes, avançaient péniblement, attelés à un char rempli de morts; et, après celui-ci, un autre, puis un autre et puis un autre encore; à droite et à gauche, à côté des chevaux, marchaient des monatti qui les excitaient à coups de fouet, d'aiguillon et de jurements. La plupart de ces cadavres étaient nus, quelques-uns mal enveloppés dans des linceuls ou plutôt dans des guenilles, amoncelés, enchevêtrés les uns dans les autres, comme une pelote de couleuvres qui lentement se déroulent aux premières chaleurs du printemps; car, à chaque cahot, à chaque secousse, on voyait ces tas funestes trembler, se déranger de la manière la plus hideuse, des têtes pendre et se balancer, des chevelures de jeunes femmes se dérouler et flotter au vent, des bras se dégager et venir battre contre les roues; montrant ainsi au regard déjà saisi d'épouvante

comment un tel spectacle était encore susceptible de devenir plus misérable et plus révoltant.

Le jeune homme s'était arrêté à l'angle de la place, contre le garde-fou du canal, et priait, en attendant, pour ces morts inconnus. Tout à coup une affreuse pensée traversa son esprit : — Là peut-être, là au milieu, là-dessous... Oh ! Seigneur ! faites que cela ne soit pas ! Délivrez-moi de cette horrible pensée !

Après que le convoi funèbre eut disparu, il se remit en marche, traversa la place, allant prendre à gauche la rue qui longe le canal, sans autre raison pour motiver son choix, si ce n'est que le convoi était allé du côté opposé. Lorsqu'il eut franchi le petit bout de cette rue qui est entre le côté de l'église et le canal, il aperçut à droite le pont *Marcellino*; il s'y engagea et, par ce passage oblique et resserré, il alla déboucher dans la rue de *Borgo nuovo*. En regardant devant lui, toujours dans le but de trouver quelqu'un auprès de qui se renseigner, il vit à l'autre bout de la rue un prêtre en pourpoint, avec une petite canne à la main, se tenant debout près d'une porte entre-bâillée, la tête penchée, l'oreille collée à l'ouverture : il le vit peu après lever la main pour donner la bénédiction. Il pensa, ce qui était en effet, qu'il finissait de confesser quelqu'un ; et il se dit : — Voilà mon homme. Si un prêtre, dans ses fonctions de prêtre, n'a pas un peu de charité, un peu de bienveillance et de courtoisie, il faut dire qu'il n'y en a plus en ce monde.

Sur ces entrefaites, le prêtre, après avoir quitté la porte, s'en venait vers Renzo, en marchant avec beaucoup de circonspection dans le milieu de la rue. Renzo, quand il ne fut plus qu'à quatre ou cinq pas de lui, tira son chapeau et lui fit signe qu'il désirait lui parler, en s'arrêtant en même temps, de manière à lui faire comprendre qu'il ne voulait pas l'accoster trop indiscrètement. Le prêtre s'arrêta aussi, dans l'attitude de quelqu'un qui s'apprête à écouter, en appuyant toutefois sa petite canne contre terre devant lui, comme pour s'en faire un rempart. Renzo exposa sa demande, à laquelle le prêtre satisfit, non-seulement en lui indiquant le nom de la rue où la maison était située, mais en lui traçant aussi une sorte d'itinéraire, s'étant aperçu

que le pauvre garçon en avait besoin. Il lui indiqua donc à force de droites et de gauches, de croix et d'églises, les six ou huit autres rues qu'il avait encore à parcourir pour y arriver.

— Que Dieu vous conserve en santé en ces temps et toujours, dit Renzo; et, comme l'ecclésiastique se disposait à continuer sa route : Une autre charité ajouta-t-il ; et il lui parla de la pauvre femme oubliée. Le digne prêtre le remercia de lui avoir donné cette occasion de porter un secours si nécessaire, et partit en disant qu'il allait en avertir qui de droit.

Renzo, après s'être incliné, se remit aussi en marche et, chemin faisant, il cherchait à se faire à lui-même une répétition de l'itinéraire, afin de se trouver le moins possible dans le cas d'avoir à demander de nouveau sa route. Mais vous ne sauriez imaginer combien cette opération lui fut pénible ; et non pas tant à cause de la complication qu'il pouvait y avoir, qu'à cause d'un nouveau trouble qui venait de s'emparer de son esprit. Ce nom de la rue, cette indication du chemin l'avaient ainsi mis sens dessus dessous. C'était là pourtant le renseignement qu'il avait désiré et demandé, et dont il ne pouvait se passer ; aucune chose ne lui avait été dite en même temps dont il put tirer un soupçon, soit même seulement un présage de malheur. Qu'était-ce donc alors? Cette idée un peu plus distincte d'un terme rapproché où il sortirait d'un grand doute, où il pourrait s'entendre dire : elle est vivante ; ou s'entendre dire : elle est morte ; cette idée le troublait, le subjuguait à tel point qu'en ce moment il aurait mieux aimé être encore dans l'obscurité de tout, être encore au début du voyage au terme duquel il touchait désormais de si près. Il rappela pourtant à lui son courage et : — Eh ! se dit-il ; si je commence maintenant à faire l'enfant, comment cela pourra-t-il jamais aller ? — Ainsi remonté tant bien que mal, il poursuivit sa route en s'enfonçant dans la ville.

Quelle ville ! Et que serait aujourd'hui, mis en comparaison de son état présent, le tableau de l'état où elle s'était trouvée l'année précédente à cause de la famine?

Par un effet du hasard, Renzo se trouvait justement forcé de traverser une des parties les plus ravagées, les

plus misérablement transformées de la ville : je veux dire, ce carrefour, cette croisée de rues qu'on appelait alors le *Carrobio di Porta Nuova*. A cette époque il y avait là, au bout de la grande rue, une croix et, vis-à-vis de cette croix, à côté de l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'église de *San Francesco di Paola*, une vieille église dédiée à *Santa Anastasia*. La violence de la peste et l'infection des cadavres disséminés dans tout ce quartier y avaient été si terribles que les rares survivants avaient été forcés de se sauver ; de telle sorte que, tandis que le regard du passant demeurait frappé de cet aspect de solitude et d'abandon, plus d'un sens était trop douloureusement et trop désagréablement affecté des signes et des restes de la récente habitation. Renzo hâta le pas en se ranimant par la pensée que le terme de son voyage ne devait pas encore être si proche, et espérant qu'avant d'y arriver, il trouverait la scène changée, tout au moins en partie ; et, en effet, à peu de distance de là, il arriva dans un lieu qui pouvait, jusqu'à un certain point, s'appeler une cité de vivants ; mais encore quelle cité et quels vivants ! La défiance et la terreur tenaient hermétiquement fermées toutes les portes extérieures des habitations, sauf quelques-unes qu'on voyait çà et là toutes grandes ouvertes, soit que la mort ou la désertion eussent dépeuplé ces maisons, soit qu'elles eussent été envahies par les sbires ou par les voleurs ; on en voyait d'aucunes clouées et scellées en dehors parce que, dans ces maisons, des gens y étaient morts ou d'autres y étaient malades de la peste ; il s'en trouvait plusieurs marquées d'une croix au charbon pour avertir les monatti qu'il y avait là des cadavres à enlever : et tout cela était fait selon le bon plaisir, plutôt qu'autrement, suivant qu'il s'était trouvé, ici plutôt que là, quelque commissaire de la Santé ou tout autre officier qui eût voulu exécuter les ordres ou commettre une vexation. On trouvait partout, le long du chemin, des chiffons et des bandages ensanglantés, des tas de paille infectée, des vêtements, des draps de lit jetés par les fenêtres ; parfois aussi des corps, ou frappés de mort subitement dans la rue et laissés là jusqu'à ce qu'un char passât pour les recueillir, ou roulés du haut de quelque char, ou jetés même par les fenêtres : tant la persistance et

l'intensité du désastre avaient abruti les esprits et les avaient déshabitués de tout souci de piété, de tout respect des convenances sociales ! Partout avait cessé tout bruit de boutiques ou d'ateliers, tout roulement de voitures, tout cri de vendeurs, tout bavardage de passants ; et il était bien rare que ce silence de mort fût interrompu par autre chose que par le fracas des chars funèbres, par les lamentations des mendiants, les plaintes des malades, les hurlements des frénétiques, les vociférations des monatti. Au point du jour, à midi et au soir, une cloche de la cathédrale donnait le signal de réciter certaines prières proposées par l'archevêque : à cet appel répondaient les cloches des autres églises ; et alors vous auriez vu des personnes se mettre aux fenêtres et prier en commun ; vous auriez entendu un bourdonnement confus de voix et de gémissements qui inspirait une tristesse mêlée pourtant d'une certaine consolation.

A ce moment, les deux tiers peut-être des habitants avaient déjà succombé (1) ; une bonne partie de ceux qui survivaient étaient malades ou avaient déserté la ville ; le concours du dehors était réduit presque à rien ; et, parmi le petit nombre de ceux qui circulaient dans les rues, on n'en aurait, dans un long parcours, rencontré que bien difficilement un seul sur qui ne parût quelque chose d'étrange et de nature à suffire par soi-même à donner l'idée d'un funeste changement de choses. On voyait les hommes les plus considérables de la ville sans cape ni manteau, parties alors très-essentielles de toute mise décente ; les prêtres sans soutane, les moines sans froc ; on avait, en somme, mis de côté

(1) C. G. Cavatio della Somaglia (ouvrage déjà cité) évalue à 180,000 le nombre des victimes de cette peste, et croit rester au-dessous de la vérité. Tadini (notice déjà citée, page 136) dit qu'avant la peste, la population de Milan s'élevait à 250,000 âmes, et qu'à la fin de cette terrible année 1630, elle était réduite à 64,442, non compris les religieux. Ces deux évaluations, si peu différentes l'une de l'autre, sembleraient donc se confirmer mutuellement. Maintenant n'y aurait-il pas lieu de tenir compte de toutes les personnes qui avaient déserté la ville dans le fort de la peste et dont les survivantes n'étaient peut-être pas encore rentrées dans leurs foyers à la fin de l'année ? *Note du traducteur.*